WOHL LEGACY
Empowering Communities. Transforming Lives.

Avec nos remerciements à la **Wohl Legacy** pour leur généreuse contribution au projet Covenant & Conversation

Sponsorisé par
Marion et Guy Naggar

Traduit par Liora Chartouni

Le visage du mal

Bechala'h

Après le 11 septembre, lorsque l'horreur et le traumatisme se sont atténués, les Américains se sont demandés ce qui s'était passé et pourquoi. Était-ce un désastre ? Une tragédie ? Un crime ? Un acte de guerre ? Cela ne semblait pas correspondre aux paradigmes existants. Et pourquoi était-ce survenu ? La question souvent posée sur Al Qaïda fut : "Pourquoi nous détestent-ils ?"

À la suite de ces événements, un penseur américain, Lee Harris, a écrit deux livres, *Civilization and its Enemies* et *The Suicide of Reason*[1] qui représentaient les réponses les plus pertinentes de la décennie. La raison de ces questions et le manque de réponses, a dit Harris, est que nous, en Occident, *avons oublié le concept d'un ennemi*. Les démocraties politiques libérales et les économies de marché ont créé un certain type de société, une certaine façon de penser et un certain genre de personnalité. Au cœur de ces systèmes se trouve le concept d'*acteur rationnel*, une personne qui juge les actions par leurs conséquences et choisit l'option optimale. Une telle personne croit qu'il existe une solution pour chaque problème, et pour chaque conflit une résolution. Le moyen pour y arriver est de s'asseoir, de négocier et de faire le meilleur pour chacun.

Dans un tel monde, il n'y a pas d'ennemis, seulement des conflits d'intérêts. Un ennemi, stipule Harris, est simplement "un ami pour qui nous n'avons pas encore fait assez". Dans le vrai monde cependant, ce n'est pas tout le monde qui est un démocrate libéral. Un ennemi est quelqu'un qui est "prêt à mourir afin de vous tuer. Et bien qu'il soit vrai que l'ennemi nous déteste pour une raison, c'est la sienne, pas la nôtre." Il perçoit le monde d'une manière différente, et dans cette perception, nous sommes l'ennemi. Pourquoi nous déteste-t-il ? Harris répond : "Il nous déteste *car* nous sommes son ennemi."[2]

Peu importe les aspects véridiques ou pas des particularités de Harris, l'argument central est vrai et profond. Nous pouvons faire l'autruche, en pensant que notre vision de notre société, de notre culture et de notre civilisation, est la seule et unique façon de faire ; en tout cas que c'est celle que tout le monde choisirait s'il en avait la possibilité. Seul un manque de compréhension flagrant de saisir l'histoire des idées peut expliquer cette erreur, et il s'agit d'une erreur dangereuse. Lorsque Montezuma, dirigeant des

[1] Lee Harris, *Civilization and Its Enemies: The next Stage of History*. New York: Free Press, 2004. *The Suicide of Reason,* New York: Basic Books, 2008.
[2] Ibid., xii–xiii.

aztèques, a rencontré Cortes, le dirigeant de l'expédition espagnole en 1520, il a pris pour acquis qu'il rencontrait un homme civilisé issu d'une nation civilisée. Cette erreur lui a coûté la vie, et en un an seulement la civilisation aztèque n'existait plus. Ce n'est pas tout le monde qui a la même perception des choses, et comme Richard Weaver l'a dit : "Le problème de l'humanité, c'est qu'on oublie de lire le compte-rendu de la dernière réunion"[3].

Cela explique le sens du commandement inhabituel qui fait surface à la fin de la paracha de cette semaine. Les israélites avaient échappé au danger inexorable des chariots de l'armée égyptienne, le high-tech militaire de l'époque. La mer s'est miraculeusement séparée, les israélites l'ont traversée, et les égyptiens, leurs chariots coincés dans la boue, étaient incapables d'avancer ou de reculer, et se sont fait engloutir par le retour de la marée.

Les israélites ont chanté un cantique et ils semblaient libres, lorsque quelque chose d'inattendu est survenu. Ils furent attaqués par un nouvel ennemi, les amalécites, une tribu nomade qui habite dans le désert. Moïse dit à Josué de mener le peuple à la guerre. Ils combattirent et triomphèrent. Mais la Torah est explicite lorsqu'elle dit que ce ne fut guère une bataille ordinaire :

> L'Éternel dit à Moïse : "Consigne ceci, comme souvenir, dans le Livre et inculque-le à Josué : 'que je veux effacer la trace d'Amalec de dessous les cieux.' "Moïse érigea un autel, qu'il nomma : "D.ieu est ma bannière." Et il dit : "Puisque sa main s'attaque au trône de l'Éternel, guerre à Amalec de par l'Éternel, de siècle en siècle !" (Exode 17:14-16)

Il s'agit là d'une déclaration étrange, et elle contraste nettement avec la manière dont la Torah parle des égyptiens. Les amalécites ont attaqué Israël seulement une fois lorsque Moïse était vivant. Les égyptiens ont opprimé les israélites durant une très longue période, les opprimant et les assujettissant, et en entamant une politique génocidaire consistant à tuer chaque nouveau-né mâle hébreu. Toute l'idée du narratif suggérerait que s'il y avait une nation qui deviendrait le symbole du mal, ce serait l'Égypte.

Mais le contraire est vrai. Dans le Deutéronome, la Torah stipule : "N*'aie pas en horreur l'égyptien*, car tu as séjourné dans son pays." (Deutéronome 23:8) Peu après, Moïse répète le commandement sur les amalécites, en ajoutant un détail important :

> Souviens-toi de ce que t'a fait Amalec, lors de votre voyage, au sortir de l'Egypte ; comme il t'a surpris chemin faisant, et s*'est jeté sur tous tes traînards par derrière. Tu étais alors fatigué*, à bout de forces, et lui ne craignait pas D.ieu… Tu effaceras la mémoire d'Amalec de dessous le ciel : ne l'oublie point (Deutéronome 25:17-19).

Nous avons le commandement de ne pas haïr l'Égypte, mais de ne jamais oublier Amalec. Pourquoi cette différence ? La réponse la plus simple est de rappeler l'argument des rabbins dans les maximes de nos Pères : "Si l'amour dépend d'une cause spécifique, lorsque la cause se termine, l'amour se termine également. Si l'amour ne dépend pas d'un cas spécifique, alors il ne se termine jamais"[4]. La même chose s'applique à la haine. Lorsque la haine dépend d'un enjeu spécifique, elle s'éteint lorsque la cause disparaît. La haine sans cause et sans fondement perdure pour toujours.

Les égyptiens ont opprimé les israélites car, dans les mots de Pharaon : "Voyez, la population des enfants d'Israël surpasse et domine la nôtre" (Exode 1:9). Leur haine, en d'autres termes, était issue de la peur. Elle n'était pas irrationnelle. Les égyptiens avaient été attaqués et conquis auparavant par un groupe étranger connu sous le nom de Hyksos, et le souvenir de cette période était encore vif et douloureux. Les amalécites, cependant, n'étaient pas menacés par les israélites. Ils ont attaqué des gens qui étaient fatigués et usés, en particulier ceux qui "traînaient derrière". En bref, *les égyptiens avaient peur des israélites parce qu'ils étaient puissants. Les amalécites ont attaqué les israélites parce qu'ils étaient faibles.*

---

[3] Weaver, *Ideas Have Consequences* (Chicago: University of Chicago Press, 1948), p. 176.
[4] Mishnah Avot 5:16.

Dans la terminologie d'aujourd'hui, les égyptiens étaient des acteurs rationnels, les amalécites ne l'étaient pas. Avec des acteurs rationnels, on peut négocier la paix. Ceux qui sont impliqués dans un conflit réaliseront finalement qu'ils ne font pas que détruire leurs ennemis : ils se détruisent eux-mêmes. C'est ce que les conseillers de Pharaon lui ont dit après sept plaies : "Ignores-tu encore que l'Égypte est ruinée ?" (Exode 10:7) Il y a un stade où les acteurs rationnels comprennent que la quête d'intérêts personnels devient autodestructrice, et ils apprennent à coopérer.

Cela n'est pas le cas des acteurs non rationnels. Emil Fackenheim, l'un des grands théologiens post Holocauste, a souligné que vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, les allemands ont détourné des trains transportant des ravitaillements pour leur propre armée afin de transporter des juifs vers les camps de concentration. Leur haine était telle qu'ils étaient prêts à compromettre leur propre victoire afin de mettre en oeuvre le meurtre systématique des juifs d'Europe. Cela représentait, disait-il, le mal pour le mal[5].

Les amalécites représentent "l'ennemi" dans la mémoire juive, selon Lee Harris. Cependant, la loi juive précise deux types d'actions complètement différentes en lien avec les amalécites. Le premier est un commandement physique de mener la guerre avec eux. C'est ce que Samuel dit à Saül de faire, un commandement qu'il n'a pas accompli entièrement. Ce commandement s'applique-t-il encore de nos jours ?

La réponse sans équivoque donnée par Rabbi Na'houm Rabinovitch est "non"[6]. Maïmonide a tranché que le commandement de détruire les amalécites s'appliquait uniquement s'ils refusaient de faire la paix et d'accepter les sept lois noa'hides. Il a également écrit que le commandement n'était plus applicable puisque Sanhériv, l'assyrien, avait transporté et réinstallé les nations conquises, de sorte qu'il n'était plus possible d'identifier l'appartenance ethnique d'aucune nation d'origine contre qui les israélites avaient reçu l'ordre de livrer bataille. Maïmonide a également écrit dans le *Guide des Égarés* que le commandement ne s'appliquait qu'à des individus d'une descendance biologique spécifique uniquement. Il n'est pas censé s'appliquer à des ennemis ou des personnes qui détestent le peuple juif. Ainsi, le commandement d'aller en guerre contre les amalécites ne s'applique plus.

Cependant, il existe un commandement assez différent, de "se souvenir" et de "ne pas oublier" Amalec, que nous accomplissons annuellement en lisant le passage sur les amalécites tel qu'il apparaît dans le Deutéronome le Chabbath précédent Pourim, Chabbath Zakhor (le lien avec Pourim est qu'Haman l'"Agaguite" est présumé descendant d'Agag, roi des amalécites). Amalec est ici un symbole plutôt qu'une réalité.

En divisant la réponse de cette manière, le judaïsme marque une distinction claire entre un ancien ennemi qui n'existe plus, et le mal que cet ennemi représente, qui peut faire rage à nouveau à n'importe quel moment et endroit. Il est facile en temps de paix d'oublier le mal qui se cache juste en-dessous de la surface du cœur humain. Cela n'a jamais été aussi vrai que durant les trois derniers siècles. La naissance des Lumières, la tolérance, l'émancipation, le libéralisme et les droits de l'homme ont convaincu de nombreuses personnes, juives incluses, que le mal collectif s'était éteint, comme les amalécites. Le mal existait, mais il n'est plus. Cette époque a en fin de compte engendré le nationalisme, le fascisme, le communisme, les deux guerres mondiales, certaines des plus grandes tyrannies que l'humanité ait connu, et le plus grand crime de l'homme contre son prochain.

Aujourd'hui, le grand danger est le terrorisme. Ici, les mots du philosophe politique de l'université de Princeton, Michael Walzer, sont particulièrement pertinents :

> Partout où on voit le terrorisme, nous devrions rechercher la tyrannie et l'oppression… Les terroristes cherchent à régner, et tuer est leur méthode. Ils ont leur propre police interne, leurs

---

[5] Emil L. Fackenheim and Michael L. Morgan, *The Jewish Thought of Emil Fackenheim: A Reader*, Detroit: Wayne State University Press, 1987, p. 126.

[6] Rabbi N. L. Rabinovitch, *Chou"t Melomdé Mil'chama* (Maale Adoumim: Maaliyot, 1993), pp. 22-25.

escadrons de la mort. Ils commencent par tuer ou intimider ces camarades qui obstruent leur chemin, et ils font de même, s'ils le peuvent, avec les individus qu'ils prétendent représenter. Si les terroristes parviennent à leurs fins, ils règnent tyranniquement, et le peuple supporte, sans aucun consentement, le coût des règles des terroristes[7].

Le mal ne meurt jamais, et à l'instar de la liberté, il demande une vigilance constante. Nous avons le commandement de nous en souvenir, non pas pour l'intérêt du passé, mais pour l'intérêt du futur, non pas une revanche mais le contraire : un monde dénué de représailles et d'autres formes de violence.

Lee Harris a commencé *Civilization and its Enemies* avec les mots suivants : "Le sujet de ce livre est le pardon"[8], et se termine par une question : "L'Occident peut-il surmonter l'oubli que représente l'ennemi juré de chaque grande civilisation ?"[9] C'est la raison pour laquelle nous avons le commandement de nous souvenir et de ne jamais oublier Amalec, non pas parce le peuple historique existe toujours, mais bien parce qu'une société d'acteurs rationnels peut parfois croire que le monde est rempli d'acteurs rationnels avec lesquels on peut faire la paix. Cela n'est pas toujours le cas.

Un message biblique n'a jamais été aussi pertinent pour l'avenir de l'Occident et pour la liberté elle-même. La paix est possible, sous-entend Moïse, même avec une Égypte qui nous a asservi et qui a tenté de nous détruire. Mais la paix n'est pas possible avec ceux qui attaquent les gens qu'ils perçoivent comme faibles et qui privent leur propre peuple de la liberté qu'ils prétendent défendre. La liberté dépend de notre capacité à nous souvenir, et autant que nécessaire, à affronter "la bande éternelle d'hommes sans pitié"[10], le visage d'Amalec au fil de l'histoire. Parfois il n'y a d'autres alternatives que de combattre le mal et de le défaire. Cela peut être la seule voie vers la paix.

QUESTIONS À POSER À LA **TABLE DE CHABBATH**

1. Quelle est la différence entre la manière dont la Torah nous demande de comprendre Amalec et l'Égypte, et pourquoi ?
2. Amalec existe-t-il aujourd'hui ?
3. Quelles leçons pouvons-nous appliquer à notre époque du message biblique de ne jamais oublier Amalec ?

© Rabbi Sacks • All rights reserved

[7] Michael Walzer, *Arguing About War*, Yale University Press, 2004, 64-65.
[8] Harris, *Civilization*, p. xi.
[9] Ibid., p. 218.
[10] Ibid., p. 216.